



Rainilaiarivony, Premier Ministre.

le XIX^e siècle, domaine privilégié

Sans être encore très bien connu, et de loin, dans tous ses détails, le XIX^e siècle malgache a manifestement attiré l'attention et le goût des historiens de façon privilégiée. Cette faveur s'explique par de multiples raisons. D'abord, pour cette période de 1810 à 1895, nous possédons, exceptionnellement, une documentation historique abondante, riche et diversifiée. Même si elle a, d'ordinaire, «le souffle court», la tradition orale atteint facilement ces années proches de nous. Les multiples enquêtes «ethno-historiques» entreprises par les chercheurs actuels réalisent d'amples moissons ; les souvenirs, les témoignages oraux fidèlement conservés nous sont transmis avec spontanéité et fraîcheur. D'autre part, c'est dans les années 1820 que le parler malgache se fixa en une langue écrite et littéraire. Dès lors, les documents écrits ont pu se multiplier : correspondances et rapports officiels, textes législatifs et règlements, état civil même pour les dernières décennies du siècle, témoignages personnels et traditions collectives, journaux enfin. Archives et documents ne nous viennent pas seulement de l'administration centrale et des écrivains malgaches, mais aussi des chancelleries européennes ou américaine, et d'un grand nombre de voyageurs étrangers, officiels ou privés.

En effet, les événements de politique intérieure et extérieure ont largement «bouleversé et dramatisé au possible» le siècle de Radama I^{er}, de Ranavalona I^{re} et de Rainilaiarivony. Alors que décline l'influence des royaumes côtiers, si brillants jusqu'au XVIII^e siècle, l'initiative de la vie politique, et culturelle, à Madagascar, passe entre les mains du gouvernement de Tananarive qui s'efforce de devenir un gouvernement national. C'est l'époque de la conquête merina, de la naissance concomitante d'un pouvoir central et de provinces malgaches, de l'immense effort déployé par les descendants d'Andrianampoinimerina (1787-1810) pour organiser dans l'île un Etat, et si possible une Nation. C'est en même temps l'époque où les ambitions coloniales européennes, surtout françaises, se fixent sur la

Grande Ile. Derrière la monarchie merina, Madagascar vécut au XIX^e siècle le drame profond d'un pays du Tiers-Monde — «colonisable» — luttant de tout son pouvoir pour conserver sa souveraineté internationale, sa personnalité culturelle, pour échapper à la domination étrangère et à la servitude promise par la colonisation. Ce combat de cinquante années, ou même cette «guerre de cent ans», obligea le «royaume de Madagascar» à une refonte complète de ses institutions, le contraignit à rénover jusqu'à ses traditions ancestrales les plus solides. Face à l'Europe chrétienne et industrielle, la monarchie merina tenta une multitude de réformes, pour rassembler ses forces et pour répondre aux arguments habituels de la colonisation (la fameuse «mission civilisatrice»). Etat protestant depuis

1869, en voie de nouveau développement économique et de grands changements dans les mœurs, Madagascar, par de multiples interventions diplomatiques, en appela à la conscience du monde «civilisé» contre l'agression coloniale ; mais en vain.

Ces transformations intérieures, au contact même de la civilisation occidentale, cette lutte courageuse et déterminée pour l'indépendance, passionnèrent non seulement les intellectuels malgaches, mais aussi bon nombre d'historiens étrangers. Tant d'événements, politiques et culturels, fournirent à la fois des documents nombreux, et suscitèrent de multiples études (1). Ainsi le XIX^e siècle malgache n'est point pour nous «terra incognita» ; il tranche heureusement sur les «siècles obscurs» des origines, où se formèrent lentement le peuple et la civilisation originelle de Madagascar. Toutefois, les recherches sur ce «Grand siècle» ne doivent pas pour autant se ralentir ; maints aspects de la vie malgache à la veille de la colonisation restent encore à éclaircir, et tout particulièrement dans l'histoire des «provinces» périphériques ; maints points de vue inspirés par l'historiographie coloniale restent à corriger, et maints préjugés à redresser. Mais nos bases de départ sont solides.

(1) Nous ne pourrions, évidemment, inventorier tous ces documents et toutes ces études. Heureusement, l'histoire malgache bénéficie de très bons ouvrages de bibliographie, auxquels nous renvoyons : GRANDIDIER (A. et G.) : 4 vol. — 1905-1957 — FONTVIELLE (J.) (période 1956-1963). *NUCE* (M.S. de) et RATSIMANDRAVA (J.) *Bibliographie Annuelle de Mad.* (1964 et s.). Les travaux récents, les recherches en cours sur le XIX^e siècle malgache sont, pour la plupart, soit publiés, soit du moins signalés dans de nombreuses revues, tant malgaches qu'étrangères. A Tananarive : *Bulletin de l'Académie Malgache* annuel ; *Taloha* (revue du Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université 1965 et s.) ; *Cahiers d'Histoire Juridique* (Etablissement d'Ens. Sup. de Droit, d'Economie, Gestion et Sociologie - Université) ; *Omalysy Anio - Hier et Aujourd'hui* — (Revue d'Etudes Historiques - Département d'Histoire de l'Université, 1975 et s.) ; *Ambario* (Revue d'animation culturelle et scientifique publiée sous l'égide de l'Académie Malgache, 1977 et s.). A Tuléar : *Tsiokantimo* («Vent du Sud» ; revue du Centre Universitaire de Tuléar, 1976 et s.). Ajoutons, à Fianarantsoa, les publications imprimées, ouvrages soigneusement illustrés, de la Librairie Ambozontany - A Paris : *Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer* (Société Française d'Hist. d'O.-M.) ; *Asemi* (Revue du Centre de Documentation et de Recherches sur l'Asie du Sud-Est et le Monde Insulindien : Cedrasemi) ; *Archipel* (Etudes interdisciplinaires sur le monde insulindien. C.n.r.s. et E.h.e.s.s. - 1971 et s.). Les *Annales E.s.c.* (A. Colin) s'ouvrent aussi depuis peu aux chercheurs de Madagascar. A Londres : *Journal of African History*. A Moscou : revue *Afrique-Asie* (Université). Aux U.s.a. *The American Historical Review* (Indiana University) et publications de la Foundation for Malagasy

des sources abondantes

Les plus anciens documents écrits de l'histoire malgache remontent bien au-delà du XIX^e siècle, ce sont les **Sorabe** ou manuscrits arabico-malgaches, livres à caractère sacré rédigés à partir du XVIII^e siècle, et sans cesse recopiés jusqu'au XX^e. Ces textes, en écriture arabe, mais en langue malgache, rapportent les traditions d'origine des populations du sud-est, dont les ancêtres les plus lointains venaient de l'Orient islamisé ; ils renferment leurs coutumes, leurs formules magiques, mais aussi des récits historiques ; or certains de ces récits se prolongent jusqu'au XIX^e siècle (2). Ce qui nous intéresse davantage encore, c'est que l'écriture arabico-malgache, sous le règne de Radama I^{er}, devint, exceptionnellement sans doute, mais providentiellement pour l'historien, le véhicule de textes profanes, politiques et diplomatiques. Ainsi, dès les années 1816-1817, l'histoire du XIX^e siècle peut s'appuyer sur une documentation écrite en malgache (3).

Mais les initiés à l'écriture arabe, très peu nombreux, ne nous ont laissé que de rares textes. Tout change cependant en 1823-1824, quand les missionnaires britanniques, aidés du sergent Robin, compagnon de Radama, et arbitrés par le roi lui-même, réussissent à transcrire la langue malgache en alphabet latin (4). Une littérature autochtone fleurit immédiatement. Jones et Griffiths achèvent dès 1826 la première traduction du Nouveau Testament (5) ; leurs élèves, rapidement recrutés comme secrétaires par Radama, créent la chancellerie royale. Les documents écrits se multiplient, à la cour comme à la ville ; les archives offi-

Studies (Albany). Pour les documents d'archives, cf. *Infra*.

(2) Les mss. arabico-malgaches se trouvent encore dispersés entre les fonds d'archives et bibliothèques de Tananarive, Paris, Stavanger, Oslo, Londres... Seul le Professeur L. Munthe en a pu faire l'inventaire complet et l'étude générale. Cf. ses multiples articles et son grand ouvrage de synthèse : *La tradition arabico-malgache* (sous presse).

(3) Cf. MUNTHE (L.), RAVOAJANAHARY (Ch.) et AYACHE (S.) : «Radama I^{er} et les Anglais. Les négociations de 1817 d'après les sources malgaches (Sorabe inédits)» in *Omalysy Anio*, n°s 3-4, 1976, pp. 9-104.

(4) Cf. DAHL (O-Chr.), *Les débuts de l'orthographe malgache*, Oslo, 1966, 55 p.

(5) Cf. MUNTHE (L.), *La Bible à Madagascar*, Oslo, 1969, 244 p.

Ranavalona I^{re}.

cielles naissent ; les particuliers tiennent des livres de comptes ; nombre de traditions, familiales ou royales, se fixent bientôt par écrit.

L'administration merina devient très vite «paperassière» (6). Les bureaux s'organisent et, dès 1829, enregistrent, au départ comme à l'arrivée, la correspondance officielle. Chaque corps d'armée possède aussi ses secrétaires qui rendent compte au pouvoir central de tous les détails d'une campagne. Avec les problèmes militaires, c'est le domaine royal et les relations extérieures qui font l'objet de la plus minutieuse attention. Tout au long du XIX^e siècle, la conservation des documents s'améliore, devenant plus systématique avec la création de nouveaux organes de gouvernement. En 1881, le Premier ministre Rainilaiarivony instaure en effet huit ministères (Intérieur, Affaires Etrangères, Guerre, Justice, Lois, Commerce, Industrie et Travaux Publics, Finances et Trésor, Instruction Publique). Chaque ministre sera désormais responsable de ses archives. Mais progressivement, Rainilaiarivony dessaisit ses collaborateurs des principales affaires, et il se produit, dans ses bureaux, une centralisation poussée des documents officiels. Les autorités coloniales françaises s'en emparent en 1895, et élaborent un nouveau classement, avec beaucoup de lenteur toutefois. Le premier inventaire date de 1939.

Aux archives gouvernementales s'ajoutent les archives de caractère privé (état-civil, actes notariés) que l'administration centrale sut créer, avec bonheur. En 1863, le Code de la reine Rasoherina rend obligatoire l'enregistrement, devant un fonctionnaire royal, des testaments. Cette législation s'élargit en 1878 aux partages, donations, prêts d'argent, ventes de terres ou d'esclaves, adoptions, conventions commerciales, hypothèques... (7). L'administration coloniale hérita aussi en 1895 de ces pièces précieuses, mais n'en fit pas grand cas, jusqu'à la réorganisation générale

(6) Cf. VALETTE (J.), *Les archives et la recherche historique* in *Bulletin de Madagascar*, mai 1960 et *L'enregistrement des actes de toutes natures* in *Bull. de l'Académie Malgache*, 1962.

(7) Législation encore complétée par le code des 305 articles (1881) et surtout par les «Règlements des gouverneurs de l'Imerina» (1889).

des archives en 1956. Avec l'indépendance, le tout revient de nouveau aux autorités locales. Un décret d'octobre 1958 crée le Service des Archives de la République Malgache. Auparavant cependant, un partage s'était fait : les documents «à caractère français» ont été récupérés par le centre des Archives d'Outre-Mer, à Aix-en-Provence ; beaucoup d'archives concernant le XIX^e siècle ont ainsi quitté Tananarive ; mais l'essentiel est resté : tous les textes de langue malgache, authentique propriété de l'ancien gouvernement merina (8).

Nous bénéficions donc aujourd'hui d'un lot considérable de documents pour le XIX^e siècle. Au service des Archives de la République Démocratique Malgache une vingtaine de séries composent le secteur des «Archives Royales». Les plus importantes (BB et CC) concernent la correspondance échangée entre le pouvoir central et les gouverneurs de provinces, ou les hauts fonctionnaires envoyés en mission hors d'Imerina : véritable mine de renseignements sur la politique intérieure du gouvernement de Tananarive et sur la vie des provinces. Les autres séries permettent d'étudier : les relations diplomatiques, les finances, la justice et la police, l'enseignement et les beaux-arts, les cultes, les travaux publics et les mines, la santé, l'industrie, le commerce et les douanes, la maison royale, l'armée, l'état civil... Deux dernières séries apparaissent d'une richesse exceptionnelle : la première, PP intitulée «Familles» comprend des documents privés, saisis par le gouvernement merina lui-même ou par le gouvernement colonial chez de grands personnages de la monarchie ; en particulier, papiers personnels, testaments, livres de comptes, et «Journaux» du Premier ministre Rainilaiarivony, de son ministre des Affaires Etrangères Ravoninahitriniarivo, du gouverneur de Tamatave et ministre de l'Intérieur Rainandriamampandry, etc. La seconde, SS («Erudits») rassemble des travaux historiques rédigés ou ébauchés à la fin de la période royale, surtout la grande **Histoire de Madagascar** de Rainandriamampandry (9).

(8) Il faut y ajouter la correspondance, en anglais ou en français, adressée aux autorités malgaches par les consuls ou hommes d'affaires étrangers. C'est pour la période coloniale que la dispersion des archives a été plus grave.

D'autres fonds d'archives, essentiels aussi, offrent leurs ressources aux chercheurs : à l'Académie Malgache, à la Bibliothèque Universitaire, à la Bibliothèque Nationale de Tananarive, et surtout au siège des missions qui ont œuvré à Madagascar : London Missionary Society, Archevêché et Province jésuite de Tananarive, Mission Norvégienne, Mission Anglicane... L'essentiel de ces documents d'origine étrangère se trouve cependant hors de Madagascar : en France, en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis, en Norvège. De même, les intenses relations entretenues avec Madagascar par les puissances d'outre-mer tout au long du XIX^e siècle, relations diplomatiques, économiques ou culturelles, ont donné naissance, évidemment, à des «fonds malgaches» dans de nombreux centres d'archives européens ou américains, et d'abord dans les îles voisines de la Réunion et de Maurice (10). L'Académie Malgache et le Service des Archives de la République Démocratique Malgache s'efforcent aujourd'hui de récupérer tant de précieux documents au moins sous forme de photocopies ou de micro-films (cf. note en encadré). Les gouvernements étrangers s'y prêtent d'ailleurs volontiers, mais l'opération s'avère très longue, et l'historien du XIX^e siècle malgache doit encore beaucoup voyager. Il n'est cependant jamais déçu, de Tananarive à Port-Louis, Saint-Denis, Aix-en-Provence, Paris, Londres, Edimbourg, Oslo, Stavanger, Rome, Berlin, Salem.

L'histoire du XIX^e siècle passionna d'abord les lettrés malgaches de l'époque. Ils nous ont

(9) Avec nos élèves de l'Ecole Normale d'Instituteurs, puis de la Faculté des Lettres de Tananarive, nous avons commencé l'exploitation de ces documents (depuis 1964). Sur l'œuvre de Rainandriamampandry, une publication collective se prépare (étude et extraits). Sur le «Journal» de Rainilaiarivony, cf. ESOAVELOMANDROSO (F.-V.) : **L'attitude malgache face au traité de 1885, à travers le Journal de R.** (D.E.S., 1968, publié dans la collection «Etudes Historiques» du Département d'Histoire, n° 3) et RATRIMO HARINOSY (H.) : **La politique extérieure de R. d'après son Journal** (Thèse de 3^e Cycle, soutenue à Paris en 1972, sous la direction du Prof. D. Lom-bard).

(10) On peut consulter de multiples catalogues. Donnons seulement quelques exemples : VALETTE (J.) **Catalogue du fonds malgache du British Museum**, Tana, Impr. Nat. 1967, 56 p. - RAZI (G.M.) **Sources d'Histoire Malgache aux Etats-Unis (1792-1882)**, Tana, 1978, 75 p. - STUART CRAIG (Rev. C.) **The Archives of the Council for World Mission** (incorporating the L.M.S.), Londres, S.O.A.S. 1973 - **Conseil International des Archives**, vol. 3 : **Sources de l'Histoire de l'Afrique au Sud du Sahara dans les Archives et Bibliothèques Françaises**. I. **Archives**, UNESCO, 959 p. (voir aussi les 7 autres vol. de la même collection).



Il faut noter qu'à l'occasion de la célébration du 75^e anniversaire de l'Académie malgache, le ministère français de la Coopération a souhaité que soit faite une contribution à l'enrichissement du fonds de documents historiques de cet institut. C'est dans cet esprit qu'a été offerte la reproduction sur microfiches (avec lecteur) du fonds arabo-malgache de la Bibliothèque nationale de Paris qui comprend quatorze manuscrits. Par ailleurs, le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences d'outre-mer a fait procéder conjointement avec l'Académie malgache à la réédition de neuf volumes de la collection Grandidier, qui a constitué pendant longtemps la somme des connaissances de tous ordres sur Madagascar. N.D.L.R.

laissé de très grands textes qui représentent pour nous aujourd'hui d'admirables sources : recueils de traditions orales, ou œuvres d'historiens proprement dits, utilisant archives anciennes et témoignages contemporains. Le plus remarquable d'entre eux est aussi le premier, Raombana (1809-1855), dont les manuscrits retrouvés datent de 1853-1855. Formé en Angleterre, très occidentalisé, mais resté profondément malgache, écrivant en anglais, Raombana nous offre une somme d'histoires (merina surtout) qui part des origines de sa patrie (sinon de la naissance en Imerina du premier homme et de la première femme) et nous conduit jusqu'à l'année de sa mort, en 1855. Sur les 8 000 pages qu'il écrit (au moins), nous en avons réuni 6 000, grâce à l'aide, en particulier, de ses descendants actuels. Histoire des rois de Tananarive, mais aussi histoire du peuple d'Imerina, et de ses contacts avec les autres populations de l'Ile ; histoire événementielle, mais aussi économique et culturelle de ses compatriotes (11). A l'autre bout du siècle, Rainandriamampandry rédige aussi son **Histoire de Madagascar** (1875 et s.). Moins occidentalisé que son maître Raombana, jamais sorti de Madagascar, évangéliste protestant, professeur, gouverneur et ministre, il reprend l'histoire merina des origines au règne de Ranavalona II, mais il ajoute le tableau des provinces et des populations côtières. Œuvre inachevée, mais irremplaçable, surtout pour les événements dont il fut le témoin et souvent l'acteur (la guerre franco-hova de 1883-1885 par exemple), et toutes les coutumes qu'il a observées et décrites minutieusement. Comme Raombana, Rainandriamampandry se trouve, et se sent à la croisée des chemins : tradition et novation ; comme lui il éprouve la difficulté d'être à la fois Merina, Malgache, Chrétien, homme d'action : il se retourne ainsi vers l'histoire de son pays, à laquelle il donne une remarquable saveur (12).

A côté des historiens, les traditionnistes. Vers 1864, A. Grandidier commença de rassembler, à Tananarive, surtout, auprès d'érudits et de lettrés merina un grand nombre de récits traditionnels, de descriptions, de coutumes et de contes. Un exemplaire de ce re-

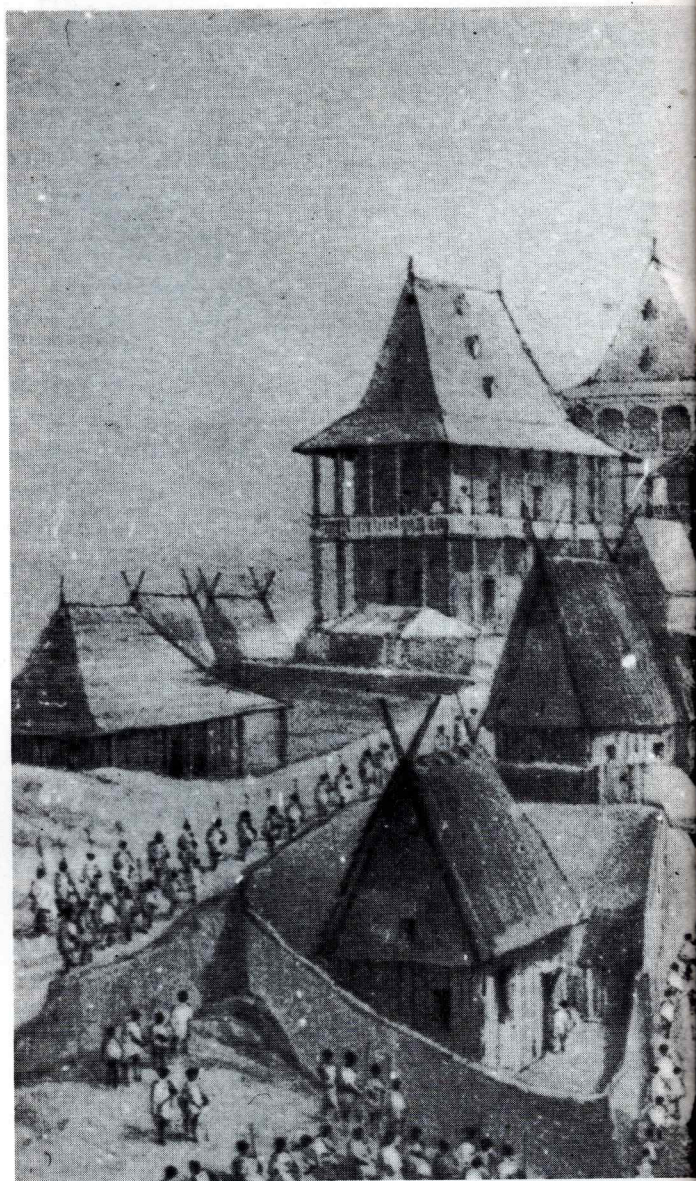
cueil, que nous appelons la version I (2 vol. de 263 et 107 p.) se retrouve au Musée de l'Homme à Paris ; une copie (version II) a été remise à l'Académie Malgache, en 1954, par G. Grandidier. On donne à l'ensemble de ces textes le titre de «Manuscrit de l'ombiasy de la reine Ranavalona I^{re}». En fait, les informateurs de Grandidier furent certainement assez nombreux vu la richesse et la variété du document. Celui-ci fut largement utilisé par Grandidier pour son **Ethnographie de Madagascar** (5 vol. 1908-1928), mais une étude actuelle, entreprise d'un point de vue plus intérieur, nous apprendra encore beaucoup (13). Le plus grand monument de l'histoire traditionnelle merina reste cependant l'énorme recueil réalisé par le R.P. Callet à la fin du siècle : les **Tantara ny Andriana eto Madagasikara** (Histoire des rois d'Imerina). «Documents historiques d'après les manuscrits malgaches». L'édition de référence, œuvre de l'Académie Malgache (en 1908), représente deux volumes de 1243 p. au total. Quelle que soit la critique à laquelle il faut nécessairement les soumettre, les **Tantara** nous offrent le tableau le plus complet (événements et coutumes) de la vie merina, jusqu'à la mort d'Andrianampoinimerina (1810). Les récits qui nous conduisent jusqu'au règne de Ranavalona II sont en effet plus succincts. La culture merina des siècles anciens, mais surtout du XIX^e siècle, se reconnaît dans ce livre magistral (14).

Les étrangers qui eurent la chance de découvrir Madagascar au XIX^e siècle n'ont pas manqué non plus de nous transmettre d'abondants et précieux témoignages : voyageurs et

(11) Cf. AYACHE (S.) **Raombana - L'Historien (1809-1855)** Fianarantsoa, Libr. Ambozontany, 1976, 509 p. Nous avons divisé l'œuvre de R. en trois parties : **Histoires** (des origines à 1828, 1 260 p.) - **Annales** (de 1828 à 1853, 3933 p.) et **Journal** (1854-1855, 788 p.). L'édition critique (avec traduction française) est en cours. Le premier vol. est sous presse (Libr. Ambozontany).

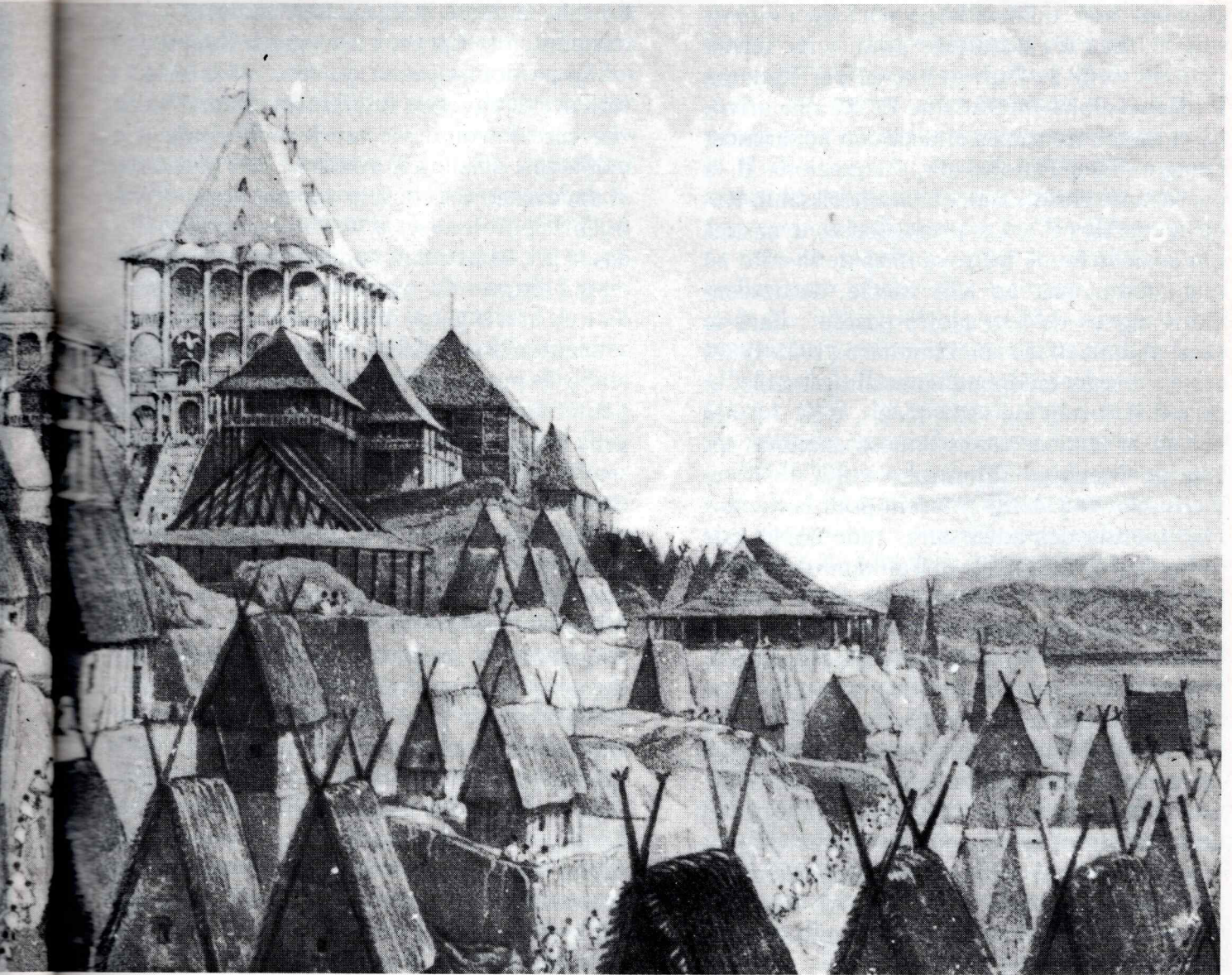
(12) Cf. une première présentation de l'œuvre dans **Travail collectif de recherche dirigé à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Tananarive (1964-1968) - Introduction à l'œuvre de Rainandriamampandry**, par S. AYACHE. I. les cadres biographiques in *Annales de l'Univ. de Madagascar. Lettres*, n° 10, 1969, pp. 11-50.

(13) La Revue **Omaly sy Anio**, dès son premier numéro, a entrepris l'édition et la traduction de ces textes. Cf. RABEARIMANANA (L.) **Mystique et sorcellerie dans le manuscrit de l'ombiasy - Manuscrits Hova de la Bibliothèque Grandidier, 1864-1970** in O. sy A., 1975 et s. (un ombiasy est un érudit lettré, devin, guérisseur...).



Vue de Tananarive avec le Palais de la Reine.

commerçants, missionnaires et diplomates. Nous ne pouvons les énumérer tous, du Mauricien, Copalle (1825) au Français, le Dr Catat (1890), en passant par l'Autrichienne, Ida Pfeiffer (1862) et les Britanniques, Freeman et Johns ; de l'envoyé de Farquhar, James Hastie (1817) au représentant de la République Française, le Myre de Vilers (1886). Rapports officiels et «**Voyages à Madagascar**» offrent des sources d'autant plus intéressantes que les étrangers ne se limitent pas à Imerina ; ils décrivent aussi les pays côtiers, ils relatent avec détails leurs rapports avec les princes plus ou moins dociles au pouvoir central (15). Le missionnaire anglais W. Ellis mérite cependant plus qu'une allusion, par son œuvre d'historien et d'ethnologue : observateur privilégié-



gié, parcourant Madagascar lors d'événements essentiels, résidant à la cour aux heures les plus troublées de la monarchie merina, Ellis sut voir, comprendre, décrire et expliquer. Son «**Histoire de Madagascar**» fut longtemps un modèle, et les historiens du XIX^e siècle malgache se réfèrent toujours à son té-

moignage de secrétaire et guide de la L.m.s., d'ami de Radama II, de constructeur d'églises... (16).

des personnalités de premier plan

Le XIX^e siècle malgache fut riche de personnalités attachantes. Nous ne trancherons pas ici le vieux débat sur le rôle en histoire de l'individu ou du grand homme. Mais nous ne

(14) Une étude extrêmement approfondie a été donnée des **Tantara** dans un ouvrage remarquable par A. DELIVRE : **L'histoire des rois d'Imerina. Interprétation d'une tradition orale**, Paris, Klincksieck, 1974, 448 p. D'autres grands textes traditionnels, recueillis au XIX^e siècle, portant sur la vie religieuse ou sur le passé de groupes sociaux toujours prestigieux ont été publiés - cf. DOMENICHINI (J.P.) : **Histoires des Palladium d'Imerina**, Tana, Musée d'Art et d'Archéologie. Travaux et Documents VIII, 1971, LXXII, 719 p. (avec une excellente traduction française) - ou : Dr RASAMIMANANA (J.) et RAZAFINDRAZAKA (L.) : **Ny Andriantompokoindrindra** (d'Ambohimalaza), Tana, 1957, 45 p. (éd. bilingue : malgache-français).

(15) Pour la connaissance du N-O malgache au XIX^e siècle on doit beaucoup, par ex., au cap. GUILLAIN : **Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar**, Paris, 1845.

pouvons nier qu'une large part de l'intérêt suscité chez les historiens pour cette fertile période vient de l'attrait exercé par Radama I^{er}, Ranavalona I^{re}, Radama II, Rainilaiarivony et même les reines effacées en apparence, l'enigmatique Rasoherina, Ranavalona II la courageuse chrétienne, et l'attendrissante Ranavalona III (17). Les prestigieuses dynasties qui avaient fondé les royaumes de la côte ne manquèrent pas, au XIX^e siècle, de descendants dignes de leur gloire passée : dans le nord antankara, le roi Tsimiharo (1825-1882) resta toujours indépendant et insaisissable, et quand il sortait de «son trou», c'est lui qui semait la terreur ; dans l'ouest sakalava, les rois du Menabe, Ramitraho (1807-1834) et Kelisamby (1834-1837) furent pour la monarchie merina des adversaires redoutables, de même qu'Andriantsoly et Tafikandro, princes du Boina ; chez les Tanala, la reine Iovana «régna près de trente ans avec une énergie virile» ; chez les Bara, le royaume d'Ankazoa-bo connu de grandes heures sous le règne de Rehandry, et son fils, Rehandry II, même allié aux Merina conquérants, resta le plus grand roi du sud-ouest jusqu'à la fin du siècle... Cependant, les grandes initiatives politiques et culturelles, à l'échelon de la Grande Ile entière, et devant l'étranger, n'appartiennent plus à ces princes ; c'est pourquoi l'histoire, jusqu'à présent, s'attache surtout aux maîtres de la monarchie merina (18).

• Sur **Radama I^{er}**, «roi novateur et conquérant» (1810-1828) les historiens, malgaches et étrangers, ne tarissent pas d'éloges. Les étrangers surtout, qui voient en lui un «homme de progrès», ayant compris la nécessité «d'ouvrir» son pays aux influences occidentales.

(16) Citons : *History of Madagascar* (2 vol., 1838) - *Three visits to Madagascar* (1859) - *Madagascar revisited* (1867) - *The Martyr Church* (1870).

(17) *Signe de cette popularité, en tout cas chez les étrangers : le roman dit historique s'est emparé de leurs personnes - Cf. Radama or the Enlightened African* (Anonyme, Londres 1826, 172 p.) et en français : HARRY (Myriam) : *Radama, premier roi de Madagascar*, Paris, 1949, 252 p. et *Ranavalo et son amant blanc - Histoire à peine romancée*, Paris, 1939, 251 p. A Ambohimanga même, ville royale et ville sacrée, le Père A. RAZAFINTSALAMA, auteur d'une remarquable étude anthropologique et historique que les Tsimahafotsy, nous révèle que la plupart des souvenirs du passé ont aujourd'hui disparu, sauf celui de l'émouvante princesse Razafindrahety, qui devait devenir la reine Ranavalona III.

(18) Nous le constatons, mais c'est une lacune de l'historiographie contemporaine (cf. Introduction de cet article).

Certains auteurs malgaches se montrent parfois plus circonspects à son égard. Raombana ne lui pardonne pas sa cruauté, ni surtout la violence des guerres intérieures. Dama-Ntsoa «l'accuse d'avoir dévié vers le militarisme et la monarchie absolue le système, plus patriarcal et appuyé sur les conseils des notables, d'Andriamasinavalona et d'Andrianampoinimerina» 1(19). Mais nul ne conteste son rôle capital dans l'histoire de son pays («l'ère nouvelle» date de son règne), ni la puissance de sa personnalité (20). En 1810, Radama était un beau jeune homme de vingt ans, de taille plutôt petite, mais de physionomie agréable, aux yeux vifs et ardents. Il aimait les grands rassemblements populaires, où il se présentait à cheval, revêtu d'un splendide uniforme, admiré de tous ses sujets. Chef énergique et sagace, il alliait au sens des réalités, politiques et humaines, le goût du savoir et de l'action, et une inflexible volonté. L'amour de la gloire, la conscience de ses possibilités, le poussaient à des projets grandioses. Pour les Européens, Radama fut un grand roi parce qu'il s'avouait leur ami et semblait croire aux valeurs de la civilisation occidentale : «J'aime l'Angleterre», disait-il à l'agent britannique le Dr Lyall... «Voilà mes sentiments. Faites-moi la faveur de répéter ce que je viens de dire au gouvernement anglais... Civiliser mon peuple est le plus vif désir de mon cœur et toute mesure aidant à ce dessein aura toujours mon approbation.» (21) Coppalle renchérit : «Radama aime la gloire ; il est surtout jaloux de se rendre favorable l'opinion de l'Europe civilisée.» (22). On lui reconnaît bien quelques torts : duplicité, cruauté, caprice, orgueil ; mais on en fait sans peine l'envers inévitable de ses propres qualités.

• L'histoire montra beaucoup moins d'indulgence envers **Ranavalona I^{re}** (1828-1861), personnage tout aussi fascinant, dont le règne de 33 ans marqua profondément le XIX^e siècle malgache. «Ogresse», «Caligula femelle» :

(19) DESCHAMPS (H.) *Histoire de Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, éd. 1972, 358 p. ; p. 161.

(20) VALETTE (J.) *Etudes sur le règne de Radama I^{er}*, Tananarive, 1962, 85 p. cite une dizaine de témoignages sur celui que les missionnaires britanniques appelaient «Radama le Grand».

(21) *Journal de Lyall*, cité par J. Valette, p. 82.

(22) *Journal de Coppalle*, cit. Ibid. p. 81.

jusqu'à une époque toute récente, le portrait de la reine reflétait les pires défauts. Tyrannie obscurantiste, cruauté sauvage, esprit inculte et borné, superstition délirante, débauche, totale méconnaissance de l'intérêt de son peuple, on ne lui épargnait aucun opprobre. Mais aujourd'hui s'ouvre le procès en réhabilitation (23). Il faut resituer Ranavalona I^{re} dans son époque difficile et comprendre à quels dangers elle dut faire face. Elle ne décida jamais d'étouffer toute vie culturelle, au contraire ; elle voulut encourager les progrès techniques ; elle protégea, pour cela, bon nombre d'étrangers comme l'Américain Marks, l'Anglais Cameron, les Français Jean Laborde et N. de Lastelle. Mais elle crut menacées la personnalité malgache, et l'indépendance nationale. Le christianisme pouvait saper la cohésion sociale ; les ambitions coloniales européennes pouvaient anéantir l'œuvre politique d'Andrianampoinimerina et de Radama. Elle réagit alors de toutes ses forces. «Au milieu de tous les périls, des appétits et des nouveautés», écrit l'historien nationaliste R.W. Rabeamananjara, «Ranavalona I^{re} a su mettre en mouvement les potentialités encore sommeillantes de la nation.. Le droit à la vie pour son pays, elle a pu le faire respecter par les grandes puissances occidentales ; dans le concert des nations libres et indépendantes, elle a marqué la place de Madagascar.» (24) Pendant tout le début de son règne, Ranavalona I^{re} faisait corps avec son peuple ; la cour, autour d'elle, exprimait au plus haut niveau les sentiments profonds, les croyances séculaires de ce peuple ; l'âme populaire trouvait son reflet dans la conscience de la reine. Mais la «réaction nationaliste» n'alla pas sans excès contre les Merina chrétiens, contre les populations côtières soumises. On en reste donc à une demi-réhabilitation.

● «Doux utopiste», «réformateur trop pressé», **Radama II** (1861-1863) voulut prendre le contre-pied de toute l'œuvre de sa mère : il ne régna pas dix-huit mois. Ce prince assassiné mérite-t-il un portrait pour l'histoire ? Quel

que fût son échec, Radama II passionne les historiens au moins autant que les autres souverains. Car il représente, dans l'histoire malgache, un personnage étonnant et typique : perdu par son enthousiasme sans mesure pour la civilisation occidentale et sa méconnaissance du peuple malgache, qu'il crut pouvoir transformer radicalement par la seule force de sa volonté. Après sa mort, la tradition officielle, pour abolir son souvenir, effaça son nom des titulatures royales. Mais son principal biographe le salue, un siècle plus tard, comme «Prince de la Renaissance malgache» (25). En février 1862, Rahaniraka, frère jumeau de Raombana, et ministre des Affaires Etrangères du nouveau roi, publia de son maître (qui avait été son ancien élève) un portrait à la fois émouvant et fou. De cet «enfant gâté», dépourvu de tout sens des réalités, Rahaniraka écrivait : «Ce prince si prodigieux est déiste. Il croit fermement en un Etre Suprême, qui créa et gouverne l'Univers, mais il ne croit pas en la Bible. Il n'est ni protestant, ni catholique, ni musulman, mais il respecte les adeptes de ces religions qui se conduisent dignement. Il est courtois à l'égard de tous et, bien qu'il n'y croie pas, il souhaite les voir propager leur religion... Mais tout cela n'est rien, comparé à la bonté de son cœur, la puissance de son génie, sa finesse, sa tolérance d'esprit. Il est l'ennemi de toutes les formes de tyrannie. Il est plein de pitié pour tous les affligés et les malheureux.» (26) Personne ne met en doute la bonté de Radama II, dans le domaine de la justice particulièrement ; les princes côtiers condamnés par Ranavalona et les chrétiens persécutés en bénéficièrent immédiatement, en recouvrant leur liberté. Mais une telle qualité ne suffit pas à un homme d'Etat. Le règne de Radama II «présenta le spectacle étonnant d'une monarchie absolue confiée à un anarchiste» (H. Deschamps). Un anarchiste fort mal entouré d'ailleurs, après la mort de Rahaniraka. Ses compagnons de jeu

(25) DELVAL (R.) *Radama II, prince de la renaissance malgache (1861-1863)*, Paris, éd. de l'Ecole, 1972, 960 p. L'importance et la signification de ce règne si court apparaissent aussi dans l'article *Radama II* de F. RAISON écrit pour la collection «Les Africains» (éd. Jeune Afrique - t. VIII).

(26) Ce texte étonnant, publié par l'*Antananarivo Annual* (1900, vol. VI, n° XXIV, pp. 486-489) a été reproduit dans *Omaly sy Anio*, n°s 1-2, 1975, pp. 337-347 avec traduction et notes de S. Ayache.

(23) Cf. AYACHE (S.) *Esquisse pour le portrait d'une reine : Ranavalona I^{re} in Omaly sy Anio*, n°s 1-2, 1975, pp. 251-270.

(24) *Madagascar - Histoire de la nation malgache*, Paris, 1952, pp. 59-60.

et de débauche, les **Menamaso**, jeunes aristocrates ambitieux et inconscients, précipitèrent le divorce entre le roi et son peuple. Pour R. Delval, le règne de cet homme plein de faiblesse n'en fut pas moins fécond. Il conclut son livre sur le témoignage de Jean Laborde et d'Ellis. «Je dirai», affirmait le Consul de France, «que Radama II a laissé certainement un souvenir impérissable de son passage sur le trône de Madagascar... toutes les institutions libérales dont il a doté le pays porteront tôt ou tard leurs fruits.»

● Laborde ne se trompait guère. Mais il fallait de nouveau à Madagascar un grand homme d'Etat. Ce fut le Premier ministre **Rainilaiarivony**. Au pouvoir en 1864, il épousa successivement les reines **Rasoherina** (1863-1868), **Ranavalona II** (1868-1883) et **Ranavalona III** (1883-1897). Si le règne de Radama II fut trop court, le gouvernement de Rainilaiarivony fut trop long ; il se conclut aussi par un échec en 1895. Mais l'homme n'aura pas manqué de grandeur. C'est pourquoi, il attire à son tour une ardente curiosité de la part des historiens et aussi bien, aujourd'hui, des amateurs d'histoire (27). D'autant plus que Rainilaiarivony fut un «self-made man», personnage exceptionnel dans la société malgache du temps, tout particulièrement à la cour. Certes, il appartenait, par la naissance, à une très grande famille, la plus puissante même, celle des Andafiavaratra, qui fournissait à la royauté, depuis Ranavalona I^{re}, ses Premiers ministres, véritables «maires du palais», héréditaires. Mais il était né sous un sort néfaste (ou «trop puissant») et son père Rainiharo l'avait abandonné à lui-même. Hors de la maison natale, il dut se nourrir, et s'instruire tout seul. Il y réussit, en fréquentant les étrangers, et en montant une affaire commerciale. Si bien que sa famille le réadopta ; et il entreprit à son tour, au palais, la carrière des «Honneurs». Il devint rapidement conseiller de la reine, et l'un des chefs de l'armée. Cependant le poste de Premier ministre ne lui revenait pas : son frère aîné, Raharo, y avait accédé «de droit» après la mort du père. Il attendit son heure,

qui vint en 1864. Raharo, devenu odieux à la reine Rasoherina et au peuple fut chassé du pouvoir par une conspiration, exilé de la capitale, et Rainilaiarivony cumula les deux titres de «Prime minister» et de «Commander in chief» jusqu'en 1895.

Il possédait déjà la plus grande expérience des affaires politiques. Surtout il connaissait bien la mentalité du peuple malgache et sut éviter les excès de Ranavalona I^{re} comme les imprudences de Radama II. Subtil, rusé, tenace et persévérant, orateur de talent, manœuvrier habile, pendant trente ans il lutta, presque seul, pour donner à Madagascar le visage et le rang d'un Etat moderne grâce à de multiples réformes, pour obtenir les alliances nécessaires dans sa résistance aux entreprises françaises, enfin pour se maintenir lui-même au pouvoir au milieu d'innombrables intrigues. Face à des difficultés énormes, il se révéla «un grand chef et un grand patriote». Se méfiant de tout rival, il finit par s'isoler. Comprenant assez mal l'évolution implacable des grandes puissances extérieures vers l'impérialisme mondial, il ne sut réagir à temps ni avec l'adresse qui s'imposait : vieilli, accablé de soucis familiaux, incapable de réunir alors derrière lui toutes les forces vives de sa nation, il fut vaincu en 1895, par l'insurmontable puissance de l'impérialisme européen. Mais son combat n'en fut pas moins héroïque. Rainilaiarivony avait compris le désir de Radama I^{er} de rénover la civilisation de son peuple, compris aussi l'attachement légitime de Ranavalona I^{re} aux valeurs traditionnelles des ancêtres : son mérite fut de tenter une voie médiane pour avancer sans reniement, pour réussir le même miracle que le Japon contemporain.

(27) Un grand ouvrage essentiel lui a été consacré : CHAPUS (G.S.) et MONDAIN (G.) : **Rainilaiarivony, un homme d'Etat malgache**, Paris, Diloutremier, 1953, 341 p.

(28) Nous avons développé ces idées et une interprétation de l'hégémonie merina au XIX^e siècle dans : **Pouvoir central et provinces - Un thème de recherches**, art. à paraître dans les **Mélanges offerts au Professeur R. Mauny**.

(29) Tous les manuels d'histoire malgache donnent les détails de ces guerres intérieures (cf. GRANDIDIER, DESCHAMPS, RALAIMIHOATRA).

(30) DESCHAMPS (H.) **Histoire de Madagascar**, op. cit., pp. 198-199 et carte p. 197.

(31) Cf. JULIEN (G.) **Institutions politiques et sociales de Madagascar**, Paris, E. GUILMOTO, 1908-1909, 2 vol. de XII, 644 p. et VII 376 p.



Habitants de la côte de Zanzibar (à gauche) et habitants de Madagascar (à droite). Gravure du XIX^e siècle.

un état malgache unité et réformes

Radama I^{er}, Ranavalona I^{re} et Rainilaiarivony ont marqué le XIX^e siècle malgache d'une transformation capitale. La monarchie merina créa et organisa un Etat unitaire moderne par la conquête intérieure et par une série de réformes. Le succès ne fut pas total, certes, mais l'étape du XIX^e siècle vers l'unité politique et la naissance d'une nation malgache — le mythe précédant la réalité — reste indéniable, à l'échelle de la «longue durée».

L'unité ethnique et culturelle du peuple malgache remonte très loin. Le nord de l'Ile, par où, très probablement, arrivèrent les immigrants de l'océan Indien, en vagues successives, joua le rôle «melting-pot» durant des siècles : hommes et coutumes se mêlèrent ou s'associèrent. Puis la dispersion des clans à travers le pays, le développement des diverses populations dans des milieux géographiques relativement cloisonnés, la formation des royaumes, qui furent de véritables Etats, superposèrent à cette unité fondamentale un réseau d'organisations politiques différentes et des nuances de dialectes ou de civilisation. A ce peuple divisé la monarchie merina voulut donner une nouvelle unité, en rassemblant

terres et hommes. Une autre dynastie malgache aurait pu accomplir le projet, naturel et sans doute inévitable. Les circonstances historiques du XIX^e siècle donnèrent à la monarchie merina sa chance, avec les moyens de tenter la difficile aventure. Richesse démographique, développement économique, organisation politique, alliance militaire anglaise (au début), permirent à l'Etat merina de conquérir l'hégémonie sur les trois cinquièmes de Madagascar (28).

L'essentiel fut l'œuvre de Radama I^{er}. Son armée, modernisée selon l'exemple anglais, disciplinée, bien pourvue de matériel européen, instruite par Brady (un sergent britannique) et Robin, devenue très supérieure aux forces de ses adversaires, put étendre la domination merina (de type féodal) à la majeure partie du pays (le «Madagascar utile», dira-t-on plus tard). Ranavalona I^{re} et Rainilaiarivony consolidèrent ces conquêtes, les élargissant quelque peu, et commencèrent l'assimilation (29). A la fin du siècle on pouvait distinguer, selon H. Deschamps, au-delà de l'Imerina : les pays d'administration quasi directe (l'est, le pays betsileo, la rive droite de la Betsiboka au nord-ouest) ; les pays d'occupation et de suzeraineté effectives, sorte de protectorats (sud-est, Bara d'Ihosy, Tulear, Menabe du Sud,

régions sakalava du nord-ouest et tsimihety) ; pays de suzeraineté théorique, où l'occupation militaire n'existait pas (Bara et Antankara simplement «alliés»). Partout, les autorités locales (rois et petits chefs féodaux) ont été maintenues pour servir de relais à l'administration merina sous la surveillance de gouverneurs militaires installés (sauf dans les pays de suzeraineté théorique) dans des forts qui jalonnent les «routes» principales de pénétration. Les régions désertiques du sud et de l'ouest (Ambogo) restèrent totalement indépendantes (30).

Comment interpénétrer cette «hégémonie» merina ? La conquête et l'occupation — nul ne peut le nier — n'allèrent pas sans violences, contraintes, exactions, exploitation. Mais il est absurde de parler ici d'«impérialisme» et de «conquête coloniale» au sens que ces termes ont reçu dans l'histoire universelle, à l'époque de l'expansion européenne. Il ne faut pas confondre guerre entre royaumes malgaches et occupation étrangère, guerre politique à l'intérieur d'un même peuple et affrontement «tribal», enfin et surtout, il ne faut pas voir une guerre entre nations dans ce qui fut en

réalité une lutte de classes. Radama I^{er} lança le processus d'unification politique du peuple malgache. Il concevait une sorte de confédération féodale autour de son trône, et visait à la suzeraineté suprême dans l'Ile ; tout particulièrement, il désirait s'imposer aux yeux des étrangers comme l'unique «roi de Madagascar» pour sauvegarder l'indépendance du pays, qui ne pouvait être défendue qu'en bloc : toute terre lui échappant risquait de devenir colonie européenne (ce fut bien le cas des îles Sainte-Marie et Nosy Be). Sous Ranavalona I^{re}, la domination merina changea de sens. Une classe dominante, formée de roturiers et de nobles s'était constituée à Tananarive autour du trône : c'est elle qui s'empara du pouvoir politique, des moyens de production économique, des grades de l'armée et exploita tout ensemble le peuple merina et le peuple des provinces. Les comparaisons sont dangereuses, quand elles sont fausses. S'il faut vraiment évoquer des situations parallèles dans l'histoire, pensons plutôt à la «reconquête» capétienne en France ou, mieux encore, à l'hégémonie athénienne dans les pays grecs de la mer Egée.



Marovoay à la fin du XIX^e siècle.

Pour tenir un domaine si vaste et le défendre contre les ambitions extérieures, il fallait constituer un Etat solide, une administration efficace, une société harmonieuse, nourrie d'une civilisation vivante (31). La lutte, difficile, contre toute sclérose marque aussi le XIX^e siècle malgache. Sur ce point, l'héritage du XVIII^e siècle fut particulièrement précieux. Les rois sakalava, antemoro, merina avaient appuyé leur autorité sur des institutions royales neuves ; à la richesse commerciale, fruit de leurs échanges avec les étran-

gers, à leur puissance militaire, ils avaient ajouté le prestige religieux, créant ainsi un pouvoir royal centralisé et fort. D'autre part, ils avaient su consolider la cohésion de leurs peuples par une hiérarchisation sociale rigoureuse. Aussi sceptique qu'il fût sur le plan religieux, Radama I^{er} continua, après son père Andrianampoinimerina, à célébrer la fête nationale, royale et religieuse du Bain (Fandroana) et à faire respecter les idoles royales. Mais il fit progresser son gouvernement vers un absolutisme plus net : personne sacrée, chef de

guerre, administrateur et justicier, il exerça une sorte de dictature personnelle, à peine tempérée par la consultation des «grands» du royaume et du peuple lui-même lors des solennelles réunions (Kabary) où il annonçait ses décisions. Après sa mort, l'oligarchie merina, tout en maintenant les rites du culte royal, instaura une dictature ministérielle, confiée à son chef. Rainilaiarivony en profita durant trente ans. Pour assouplir son gouvernement, il instaura en 1881 huit ministères ; mais il n'abandonna pas une parcelle de son pouvoir.

Les réformes les plus profondes portèrent sur l'administration et la vie sociale, la justice en particulier. Les historiens européens ont, longtemps, voulu voir dans ces réformes une imitation de l'Occident : d'où leurs éloges à Radama I^{er} et à Rainilaiarivony. Certes, le contact avec la civilisation chrétienne de l'Europe fut déterminant. Une lettre privée et confidentielle de Rainilaiarivony à l'un de ses fils, revenant d'Europe en 1887, nous paraît à cet égard profondément significative : «Continue le bien que tu as fait, et que nous nous montrions toujours l'un et l'autre tels que nous avons été dans le passé, c'est-à-dire dignes de la grande confiance que la reine et le peuple ont mise en nous. Nous ne permettrons pas que leur espérance soit trompée et nous nous appliquerons au bien de Madagascar, pour l'amener au niveau des grands peuples tels que l'Angleterre ou d'autres qui bénéficient depuis longtemps **de la civilisation.**» (32) Sans doute, mais il ne s'agit nullement d'une pâle imitation. Dans l'exemple européen les chefs malgaches trient et choisissent. Sauf Radama I^{er}, qui échoua, ils adaptent avec prudence. «Les vrais hommes de progrès, écrivait Renan, sont ceux qui ont pour point de départ un profond respect du passé ».

Radama I^{er} et Ranavalona I^{re} administrèrent par l'intermédiaire des gouverneurs de province, des grands chefs féodaux, de fonctionnaires itinérants (**vadin-tany**), de grands juges (**andriambaventy**) et des communautés rurales organisées (**Fokon'olona**). Rainilaiarivony amoindrit au maximum le pouvoir des seigneurs féodaux (**tompomenakely**) en créant de

nouveaux fonctionnaires dépendant de lui : **sakaizambohitra** («amis de villages» en 1878), **antily** («surveillants») un peu plus tard, et gouverneurs en 1889. Il tenta aussi une réforme des Fokonolona en 1884, pour redonner vie aux conseils de villages. De même un effort considérable fut accompli en 1879 pour rénover l'armée. Plus importante encore fut la refonte de la justice, dans le sens d'une plus grande équité. Radama I^{er} abolit l'ordalie du tanguin. Après la remise en vigueur de ce jugement par le poison, sous Ranavalona I^{re}, Radama II l'interdit encore. Mais les transformations les plus significatives et «novatrices» furent apportées par les codes de Rainilaiarivony : code des 101 articles en 1868, code des 305 articles en 1881. La législation nouvelle cependant «n'abolissait la coutume qu'en certains points : suppression de la polygamie, de la répudiation unilatérale, de la responsabilité familiale. Le châtiment contre les sorciers, la prohibition des mariages entre castes, indiquent bien que le code, contrairement à une opinion parfois soutenue, n'a pas été l'œuvre des missionnaires protestants, mais un travail malgache original.» (33)

Le domaine le plus difficile à rénover fut celui des finances et de l'économie. Certes, Radama I^{er} réalisa un changement capital en abolissant la traite (1820), ce qui permit au pays de conserver sa main-d'œuvre, et l'obligea à exporter autre chose que des hommes, donc de produire davantage (riz et zébus) ; il demanda aux missionnaires-artisans d'apprendre à ses sujets de nouveaux métiers ; il ébaucha une politique de «grands travaux» dans sa capitale. Ranavalona I^{re}, aménageant l'isolement de son Etat, encouragea les «industriels» Jean Laborde et de Lastelle à produire sur place (à Mantasoa et à Mahela) une foule de produits, du canon aux rubans, en passant par le rhum, la chaux, les acides ou le ciment. Monopolisant le commerce extérieur, l'oligarchie merina, à partir du règne de Ranavalona I^{re}, rendit actifs les ports de Tamatave, Majunga, Mananjary... Rainilaiarivony offrit à quelques étrangers entreprenants des concessions pour l'exploitation des mines, des forêts... Mais l'économie resta pauvre, rudi-

(32) «... England na ny hafa izay efa ela nahitana civilization», lettre citée et traduite par CHAPUS et MONDAIN, *op. cit.*, p. 429.

(33) DESCHAMPS (H.), *op. cit.*, p. 179.

ui :
(8),
ou-
me
vie
ort
no-
re-
plus
du
ju-
I^{re},
for-
es»
ari-
des
elle
cer-
de
ilité
s, la
ndi-
une
ivre
vail

fut
tes,
l en
t au
bli-
mes,
) ; il
'ap-
s ; il
aux»
eant
«in-
pro-
une
, en
ou le
eur,
ana-
ave,
ffrit
des
, des
rudi-



mentaire : elle ne put soutenir l'immense effort de rénovation entrepris, et encore moins la défense militaire du territoire (34).

madagascar dans le concert des nations

Autre originalité du XIX^e siècle malgache, source de curiosité, de documents et d'études : la monarchie merina, de 1817 à 1895 entretint une diplomatie à l'échelle du monde. Cet Etat modeste, perdu dans l'océan Indien, peuplé de trois millions d'habitants à peine, au territoire encore si mal unifié, réussit à se faire écouter des plus grandes puissances mondiales de l'époque, et à leur tenir tête pendant des décennies. Encore la catastrophe de 1895 s'explique-t-elle, peut-être, plus directement par la décomposition interne de sa société, que par l'efficacité du corps expéditionnaire français (35).

Les «relations extérieures» de Madagascar commencent avec la découverte de la Grande Ile par les Portugais en 1500. Jusqu'au XIX^e siècle, elle ne dépassèrent pas le niveau des négociations commerciales, des discussions entre marchands d'esclaves ou de pacotille. Portugais, Hollandais, Anglais, Français, Suédois même, envoyèrent dans les ports malgaches des marins, des missionnaires, des soldats ; ils tentèrent l'établissement de comptoirs d'où rayonnaient, temporairement, hommes de religion et commerçants. Evangélisation et colonisation échouèrent toujours. Aucun accord avec les chefs locaux ne fut durable, ni même sérieux... Et jamais aucun représentant malgache ne sortit de Madagascar pour entretenir, au nom de son pays, le

moindre dialogue avec les gouvernements étrangers.

Tout change en 1816-1817, avec Radama I^{er} et le gouverneur de Maurice, Sir Rob. Farquhar. De vraies ambassades (36) viennent auprès du roi des Merina pour négocier d'importants accords ; de vrais représentants du «roi de Madagascar» se rendent à Maurice pour témoigner de l'amitié malgache ou pour signer avec le gouverneur anglais un vrai traité, de valeur internationale (37). Ce traité de 1817, renouvelé et complété en 1820, revêt une importance capitale. Reconnu «roi de Madagascar», Radama I^{er} se trouve lié d'amitié, dans la liberté et l'égalité, avec la plus grande puissance coloniale du XIX^e siècle, qui le protège donc des ambitions françaises. Abolissant la traite, il reçoit des «compensations» en armes et en argent. Enfin l'accord politique et militaire se double d'un accord de «coopération technique» et culturelle : vingt jeunes Malgaches iront s'instruire à Maurice et en Angleterre même (38).

L'alliance anglaise parut inopportune et même dangereuse à Ranavalona I^{re}. Elle dénonça dès 1828 le traité anglo-malgache, et chassa brutalement l'agent anglais Lyall. Les relations avec l'Europe se tendirent : on en vint même à la guerre ouverte (expédition française du commandant Gourbeyre en 1829, bombardement de Tamatave par une flotte anglo-française en 1845 : attaques toujours repoussées par l'armée merina). La méfiance de l'oligarchie à l'égard des traitants européens, ses concurrents, et les progrès du christianisme expliquent en partie la rupture avec le monde extérieur. En 1845, la reine voulut soumettre les étrangers aux lois malgaches (ils pouvaient donc devenir esclaves). Après le conflit de Tamatave, elle ferma tous ses ports aux navires étrangers et réclama la punition des amiraux Romain-Desfossés et W. Kelly, qu'elle condamna à une amende de 15 000

(34) Détails de toutes ces réformes dans les manuels cités et surtout dans *Rainilaiarivony...* de CHAPUS et MONDAIN, chap. IV et V.

(35) Cf. études citées plus haut de F.V. ESOAVELOMANDROSO et H. RATRIMOHARINOSY. V. aussi une étude d'ensemble, déjà ancienne, qui mériterait d'être renouvelée : S. HOWE : *L'Europe et Madagascar*, Paris, Berger-Levrault, 1936, XII, 365 p. et les chap VII, VIII, XI, XII de l'ouvrage de CHAPUS et MONDAIN sur *Rainilaiarivony*. Plus récentes, les thèses de R. DELVAL sur *Radama II* (op. cit. supra, II, 3) et de P.M. MUTIBWA : *The Malagasy and the Europeans - Madagascar's Foreign Relations - 1861-1895*. Ibadan History Series, Londres, Longman, 1974, 411 p.

(36) *Ambassades de Chardenous, Lesage, Hastie* (1816-1817).

(37) *Voyages à Maurice, en 1816, de RAHOVY et RATAFIKA, frères de Radama, et, en 1817, de RATSILIKAINA, son ministre plénipotentiaire.*

(38) Détails de ces négociations et de l'accord conclu, motivations et attitudes réciproques : cf. l'art. cité plus haut de L. MUNTHE, Ch. RAVOAJANAHARY et S. AYACHE : *Radama I^{er} et les Anglais...*

piastres. Gênés par le blocus, les commerçants mauriciens lui en offrirent 45 000. Elle refusa : un accord privé ne pouvait remplacer une pénalité officielle. Ranavalona obtint gain de cause : le gouvernement anglais céda, et Caméron lui apporta les 15 000 piastres réclamées, au nom des officiers coupables. Le commerce international reprit donc en 1854. Mais après le complot de 1857, ourdi par son propre fils et ses amis européens, la rupture redevint totale. Jean Laborde lui-même dut quitter Tananarive. Jusqu'en 1857 cependant les relations diplomatiques avec l'Europe ne cessèrent pas complètement. En 1836, une grande ambassade malgache se rendit à Londres et à Paris, où elle rencontra Palmerston et Louis-Philippe, sans résultat d'ailleurs. En 1840, la reine accepta de recevoir la mission Campbell, qui tourna mal aussi. Le blocus lui-même, entre 1845 et 1854, fut aménagé au profit des grands de Tananarive et de leurs amis personnels, français ou américains.

La mort de Ranavalona I^{re} en 1861 et l'accession au trône de Radama II donnèrent le signal du retour des étrangers : missionnaires, commerçants, diplomates affluèrent. Grâce à Lambert, la France obtint immédiatement le traité d'alliance du 12 septembre 1862. Mais Radama II alla trop loin en accordant à Lambert une charte commerciale, qui lui attribuait des concessions exorbitantes. Rainilaiarivony sut manœuvrer plus habilement. Il voulut normaliser les relations de Madagascar, Etat souverain, avec les puissances étrangères. Il obtint successivement des traités avec l'Angleterre (1865), les Etats-Unis (1867), la France (1868). Ces accords garantissaient la liberté de religion... aux Malgaches, et aux étrangers, la faculté d'établissement, mais non le droit de propriété, toute terre, dans la Grande Ile, appartenant à la reine. Des consuls anglais, allemands, américains, s'installèrent à Tamatave. Jean Laborde fut le premier consul de France, à Tananarive. L'indépendance malgache était-elle sauvée? Après 1880, la situation change. France et Angleterre se partagent une large partie du monde colonial, et la France a désormais les mains libres dans ses ambitions sur Madagascar. Elle ne se contente plus d'accords partiels (de protectorat) avec les princes

sakalava du nord, elle exige des concessions capitales de la part du gouvernement de Tananarive lui-même. Rainilaiarivony s'épuise dans ces négociations interminables, et ne peut éviter la guerre de 1883-1885. Contraint à signer le traité de 1885, au texte ambigu, il luttera encore 10 ans contre le protectorat que les Français veulent lui imposer. La dette de 10 millions de francs, acceptée en 1885, et couverte par un emprunt auprès du comptoir d'Escompte de Paris, ruine ses finances. L'accord anglo-français de 1890, sur Zanzibar et Madagascar (la première île destinée à l'Angleterre, la seconde à la France) le livre sans appui extérieur à l'impérialisme français. Les dernières négociations avec les «résidents», installés à Tananarive depuis 1885, restent vaines, malgré tous les efforts subtils, et il succombe en 1895 (39).

Les relations de Madagascar avec l'étranger dépassèrent évidemment, et de loin, le simple niveau de la diplomatie. Parallèlement à l'ouverture politique sur le monde extérieur, se produisit une ouverture économique et culturelle qui toucha lentement, mais profondément, la vie quotidienne malgache. Ces changements ne concernent d'abord que les grandes familles de Tananarive, mais l'exemple donné se diffuse progressivement. Une nouvelle civilisation naît de ces contacts plus ou moins acceptés ou voulus, plus ou moins dirigés, commandés, utilisés (40). Nous avons évoqué déjà le cas de l'armée, des nouveaux métiers enseignés, des échanges commerciaux. L'introduction des produits européens ou américains modifient les types de consommation : aliments, boissons, vêtements, maisons, les loisirs (jeux et danses), le mobilier domestique... De plus, la culture intellectuelle malgache, de caractère religieux jusqu'alors (privilege des Katibo, possesseurs

(39) Cette période (depuis 1885) sera bientôt couverte par la thèse de Guy JACOB sur les origines économiques de la colonisation française à Madagascar, et ses réalisations, dans ce domaine, jusqu'en 1914.

(40) Nous avons appelé «civilisation anglo-malgache» le résultat de cette acculturation, due principalement aux contacts de l'Imerina avec l'Angleterre victorienne. Ces contacts ont touché tous les domaines, et d'abord le domaine religieux. D'où l'importance de l'œuvre accomplie par les missionnaires britanniques. Sur le sujet, une excellente synthèse a été donnée par M. BROWN : *Madagascar Rediscovered*, Londres, Damien Tunnacliffe, 1978, 310 p.



des Sorabe) s'élargit, grâce à l'écriture latine vite répandue, à une culture laïque, non sacrée, non ésotérique, mais désormais pratique ou esthétique... Cependant, l'évolution la plus considérable sera l'œuvre des missions chrétiennes, qui entament en 1820 l'évangélisation de Madagascar.

une révolution religieuse et culturelle

C'est la révolution la plus profonde que connut le XIX^e siècle, pénétrant l'âme et la vie intellectuelle des Malgaches. Aujourd'hui, plus de la moitié de la population de Madagascar est christianisée. Or l'évangélisation ne remonte qu'au début du XIX^e siècle, et ne fut vraiment totalement libre et très active qu'après 1861 (41).

De nombreuses missions, protestantes et catholiques, arrivèrent successivement à Madagascar, pour se vouer à l'œuvre de christianisation, d'enseignement, d'éducation spirituelle et morale : en 1818-1820, la London Missionary Society (L.m.s., essentiellement congrégationaliste) ; en 1861, les catholiques (Pères Jésuites, puis Frères de la Doctrine chrétienne, et Sœurs de Saint Joseph de Cluny) ; en 1864, la mission anglicane (Society for the Propagation of the Gospel) ; en 1866, la Mission Luthérienne de Norvège (Norsk Misjons-Selskap) ; en 1867, la Friends' Foreign Mission Association (F.f.m.a., Quakers) ; enfin deux missions luthériennes américaines, liées aux Norvégiens : Evangelical Lutheran Mission of America et Lutheran Board of Missions. Les protestants réussirent, tant bien que mal, à se partager le territoire

malgache ; mais partout, ils rencontrèrent la concurrence catholique, principalement en Imerina et au Betsileo. Acceptés par les gouvernements malgaches, les missionnaires furent néanmoins étroitement surveillés. Leurs rapports avec l'Etat passèrent par des phases souvent difficiles. Radama I^{er} refusa la conversion des Malgaches ; Ranavalona I^{re}, qui accepta les baptêmes en 1831, réagit rapidement dès 1832 et pratiqua une violente persécution antichrétienne à partir de 1835. Après le libéralisme sans bornes de Radama II, Rainilaiarivony imposa aux missions le contrôle sévère de son administration. Mais Madagascar fournit au monde chrétien un exemple remarquable : les martyrs de la conversion ne furent jamais les missionnaires étrangers, mais les Malgaches chrétiens eux-mêmes (42).

Chez un peuple particulièrement religieux et si fort attaché aux coutumes ancestrales, les missionnaires durent choisir des méthodes prudentes de conversion. Ils prêchèrent surtout l'exemple de leur propre vie chrétienne, et par le commentaire permanent des catéchismes et des Ecritures Saintes, traduits en langue malgache (43). On peut sans doute se demander, encore aujourd'hui, quelle est la vraie puissance, dans l'âme de beaucoup de convertis malgaches, des vérités ou valeurs chrétiennes... Cependant, au XIX^e siècle, le christianisme malgache connut deux triomphes éclatants : de 1835 à 1861, la victoire sur les persécutions, par l'organisation clandestine («réunions de prières») et surtout l'étonnant martyrologe malgache, accepté avec une foi dont la profondeur et l'authenticité ne soulèvent que l'admiration ; en 1868-1869, la conversion de la couronne, avec le baptême et le mariage chrétiens de la reine Ranavalona II et du Premier ministre Rainilaiarivony (4), tandis que les idoles royales

(41) L'histoire religieuse du XIX^e siècle malgache a donné lieu à une innombrable littérature. Trois ouvrages fondamentaux, quoique anciens : MONDAIN (G.) : *Un siècle de missions protestantes à Madagascar*, Paris, Société des Missions Evangéliques, 1920, XII, 372 p. - BOUDOU (R.P. Adrien s.j.) : *Les Jésuites à Madagascar au XIX^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1940, 2 vol. de XXIII, 545 p. et 571 p. - RABARY : *Ny Daty Malaza na ny Dian'i Jesosy Teto Madagascar*, Tananarive, L.M.S. 1929-1958, 4 vol. de 189, 149, 182 et 167 p. Mais des thèses récentes ou en préparation : BELROSE-HUYGHUES (V.) : *Historique de la pénétration protestante à Madagascar jusqu'en 1827*, Tana, 1978, 2 vol. ronéo. de XXV, 568 p. - GOW (B.A.) : *The British Missions in Madagascar*, Dalhousie University, 1975, 685 p. ronéo. - Travaux en cours de F. RAISON, P. LUPO, S. AYACHE.

(42) C'est après la chute du gouvernement merina que furent assassinés le pasteur Johnson (avec sa famille) et le Père Berthieu, lors de la violente révolte antifranaise et antichrétienne des «Menalamba».

(43) L'examen de ces méthodes, la construction des diverses églises, etc. n'entrent pas dans notre propos. Nous renvoyons aux travaux et thèses cités plus haut.

(44) Sur le martyrologe malgache, cf. RABARY : *Ny Maritiora Malagasy*, Tana, FFMA, 1951, 163 + 11 p., et sur la conversion de la reine, la bibliographie citée note 41, plus : MUTIBWA op. cit. et RALIBERA (pasteur D.) *Recherches sur la conversion de Ranavalona II in Omaly sy Anio*, n° 5-6, 1977, pp. 303-312.

étaient brûlées. Le protestantisme devint, sans le mot, religion d'État. A la fin du XIX^e siècle, les protestants comptaient, en Imerina seul, 74 pasteurs étrangers, 1 313 catéchistes malgaches et 455 000 fidèles (les catholiques : 89 missionnaires français, et 136 000 fidèles).

A côté de l'œuvre proprement religieuse, l'œuvre scolaire des missions fut aussi capitale. Jusqu'en 1820, sauf chez les Katibo, aucun «enseignement» véritable, à Madagascar, mais une éducation spontanée, donnée aux enfants par l'exemple et les conseils des parents. L'Ecole, fondée par les missionnaires, représente donc un événement de portée cruciale. Prenons l'exemple de la L.m.s. David Jones fonde sa première école en 1818 à Tamatave. Effort sans lendemain. En 1821, il crée, à Tananarive, la Royal Academy, réservée à la famille royale et aux enfants nobles (garçons et filles), tandis que Griffiths ouvre la Public School, pour les roturiers. En 1822, Jeffreys construit à Tananarive une troisième école, et en 1824, il se déplace à Ambatomanga. La même année, Jones et Griffiths réunissent leurs établissements : la «Central School», qui devient vite un collège normal. On demande des écoles partout. Dès 1824, dans un rayon de 30 milles autour de Tananarive, les missionnaires, aidés de leurs meilleurs élèves, ont en charge 2 000 enfants. Radama patronne alors la «Madagascar Missionary School Society» (1825). L'enseignement, élémentaire, se fait en malgache. Les progrès, continus, s'interrompent cependant en 1835. L'ère des persécutions balaie d'un coup tous les efforts accomplis. Seuls quelques maîtres malgaches, instruits par les missionnaires, continuent d'enseigner lecture, écriture, calcul, et langue anglaise, aux enfants des grandes familles. Mais 1861, sera l'année de la revanche. Les écoles refleurissent : en 1876, un décret rend obligatoire l'enseignement primaire. Celui-ci compte 40 000 élèves dès 1880, chez les protestants, 137 000 en 1894 (27 000 chez les catholiques). Pour l'enseignement secondaire, la L.m.s., et les autres missions, accomplissent un effort parallèle. On atteint enfin l'enseignement supérieur, dans les années 1880 : la Normal School (L.m.s.) forme des

enseignants ; le L.m.s. Collège, des pasteurs. Les catholiques ont à leur tour une Ecole Apostolique à Tananarive.

La science occidentale pénètre aussi l'enseignement : l'exemple le plus significatif, étonnant, est celui de la médecine (45). Le missionnaire Dr A. Davidson arrive à Tananarive en 1862. Il ouvre en 1865 l'hôpital d'Analakely. Une malheureuse querelle avec le Premier ministre l'oblige à partir en 1876. Mais la «L.m.s. Medical Mission» survit grâce au Dr Tregelles Fox, qui restaure l'hôpital en 1881. En 1891 est fondé Befelatanana, principal établissement hospitalier de Tananarive aujourd'hui. Un Service Médical du gouvernement s'organise en 1875, avec les élèves du Dr Davidson. Les meilleurs d'entre eux vont poursuivre leurs études à Edimbourg. En 1880 reviennent d'Europe deux médecins malgaches : Andrianaly et Rajaonah ; en 1887, un troisième, le Dr Ralarosy. Un enseignement médical complet sera désormais (1886) assuré à Madagascar même par la «Medical Missionary Academy», associée à la «Norwegian Medical School». Aux professeurs européens s'adjoint bientôt le Dr Ralarosy. Celui-ci fonde des dispensaires dans les villages. On forme aussi des infirmiers et des sages-femmes.

L'introduction de l'imprimerie, instrument de révolution culturelle, marque enfin une grande date : 1827. L'imprimeur en titre, Hovenden, étant mort quelques semaines après son arrivée à Tananarive, c'est Cameron qui parvient à monter et à faire marcher la presse à imprimer envoyée par la L.M.S. en 1826. Celle-ci servira à diffuser des milliers de tracts religieux, des milliers d'exemplaires de la Bible, traduite en malgache, et le dictionnaire anglo-malgache de Freeman et Johns. Encore une fois, tout s'arrête en 1835. Mais Mr Parrett, imprimeur de métier, reprend le relais en 1862. De nouveau se répandent textes scolaires, ouvrages religieux, livres d'hymnes, dictionnaires. Le miracle de l'imprimerie, pour la vie culturelle, c'est le Journal. Les périodiques protestants commencent leur car-

(45) L'une de nos étudiantes a traité, en mémoire de maîtrise d'anglais, le sujet suivant : **Medicine and Doctors in the «Anglo-Malagasy Civilisation»**, Tana, 1979, 112 p.

rière en 1866, avec le mensuel *Teny Soa* et en 1887 avec le *Mpanolo-tsaina* — La F.f.m.a. publie de son côté l'*Isankerintaona* (1877) — Paraissent aussi des périodiques laïques : *Madagascar-Times* (1882), *Madagascar-News* (1890). De même le gouvernement a son journal officiel : *Ny Gazety Malagasy* (1883). Enfin une revue culturelle de haute valeur, en anglais, revue ethnologique, littéraire et scientifique : l'*Antananarivo Annual* (1875-1900) (46). Par l'intermédiaire de la presse, les idées nouvelles circulent, et forment l'opinion. Dans le domaine de la morale, il est difficile sans doute, de peser les choses. Mais nous pouvons penser que les réformes judiciaires du Premier ministre doivent beaucoup à la nouvelle atmosphère intellectuelle empreinte de christianisme (toute l'élite merina est chrétienne). Les missionnaires britanniques, nous l'avons dit, n'ont pas rédigé le code des 305 articles ; mais l'influence du christianisme est indéniable, d'un christianisme malgache, assimilé par les Malgaches (47).

L'effort des historiens pour la connaissance en profondeur du XIX^e siècle malgache se poursuit actuellement, en élargissant les champs de recherche. Le prestige acquis par la monarchie merina, malgré son échec final, a trop longtemps braqué les regards exclusivement sur Tananarive, et sur le gouvernement central de l'Ile. Trop longtemps ont été négligées l'histoire sociale et matérielle du peuple lui-même, peuple de l'Imerina et peuple des provinces, la vie économique, la mentalité des individus et des groupes, l'humble existence quotidienne des hommes, à travers l'immense pays. L'historiographie du XIX^e siècle malgache ne peut laisser tant de domaines inexplorés : elle se renouvelle donc aujourd'hui, et s'attaque à des problèmes de plus en plus difficiles, mais inévitables.

(46) Les catholiques ont aussi leur imprimerie et leurs journaux, p. ex. : *Resaka* (1874) cf. l'ouvrage extrêmement utile de POITELON (J.-Cl.), RAZAFINTSALAMA (G.) et RANDRIANARIVELO (R.) *Périodiques malgaches* (de la B.N. de Paris), Paris, B.N. 1970 - 200 p. Signalons enfin qu'une de nos étudiantes, Mme J. RANDRIAMANANTENA, soutiendra, sur les *Teny Soa*, une thèse de 3^e cycle, sous la direction, à Paris, du Professeur Y. Person.

(47) L'un des rédacteurs des nouveaux textes législatifs, RAZANAKOMBANA, fils de Raombana, ministre des Lois en 1881, était profondément protestant.

Recherche de nouvelles sources d'abord, et enrichissement des méthodes. La pluridisciplinarité devient une loi de l'histoire malgache. L'archéologie n'est plus notre seule « science auxiliaire » : l'historien recourt maintenant à la linguistique, à l'histoire littéraire, à la psychologie et à la psychanalyse, à la statistique et à la démographie, surtout à l'ethnologie et à l'anthropologie sociale. Mais il évite le danger qui guette l'histoire des pays où l'écriture fut tardive, en faisant de l'ethno-histoire, non pas une science à part, mais simplement une technique : ne parlons plus d'ethno-histoire, mais seulement de méthode ethno-historique, une méthode parmi d'autres, à la disposition de la connaissance du passé. La tradition orale, activement recherchée, passe elle-même « par l'étamine » de la critique historique (48).

Une histoire urgente à reconstituer : celle des « provinces » malgaches ; histoire des royaumes de la côte, puis de leur intégration progressive, après la conquête merina, dans le « royaume de Madagascar », avant de pouvoir dire dans la Nation malgache, qui naîtra de fait avec la lutte anticoloniale, et avec l'indépendance retrouvée. Cette histoire locale, préalable à toute grande synthèse, n'a pas été négligée (49). Ainsi l'historiographie du XIX^e siècle malgache, dépouillée des anciens préjugés de conception et de méthode hérités de l'époque coloniale apparaît une science vivante et prometteuse.

Simon Ayache

(48) De nombreux recueils, ou corpus, de traditions orales, s'élaborent actuellement. Signalons les travaux en cours de J.P. et B. DOMENICHINI, sur les Hautes-Terres et le sud-est ; de R.K. KENT, de J. LOMBARD et J.F. RABEDIMY, de S. RAMAMONJISOA, sur les Sakalava ; de M. ESOAVELOMANDROSO sur les Mahafaly.

(49) Dès que l'enseignement de l'histoire malgache fut véritablement organisé à l'Université de Tananarive (1964), le Département d'Histoire a pris conscience de cette nécessité. L'un des deux premiers D.E.S. soutenus par des étudiants malgaches porta sur l'histoire provinciale. **Problèmes de police et de justice dans le gouvernement de Tamatave à l'époque de Rainandriamampandry (1882-1895)**, de M. ESOAVELOMANDROSO. D'autres ont suivi ou sont en préparation : sur Tamatave encore, sur Majunga, sur le pays sihanaka, sur le sud-est et le Betsileo : mémoires d'histoires économique, sociale, ou religieuse. Le modèle d'histoire régionale (qui n'a rien à voir avec la « petite histoire » locale, mais entre dans le plan d'une histoire nationale) a été donné par M. Manassé ESOAVELOMANDROSO, avec sa thèse de 3^e cycle, soutenue à Paris en 1976 et publiée à Tananarive en 1979 : **La province maritime orientale du « Royaume de Madagascar » à la fin du XIX^e siècle (1882-1895)**, Préface du Professeur M. Mollat du Jourdin, F.T.M., 432 p.